

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

CATASTROPHE

Hermesse, Julie

Université catholique de Louvain, Belgique

Frogneux, Nathalie

Université catholique de Louvain, Belgique

García Acosta, Virginia

Center for Research and Advanced Studies in Social Anthropology, Mexique

Date de publication : 2023-02-15

DOI : <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.51404>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

La catastrophe désigne un évènement brutal, à large échelle, entraînant des conséquences négatives irréversibles. Regroupant des événements largement hétérogènes (guerres, épidémies, sécheresses, mégafeux, inondations, perte de biodiversité, naufrage d'œuvres d'art...), la notion de catastrophe, parente de celle d'effondrement ou de sinistre, peut être définie comme un syndrome, connaissant un épiceutre et une onde de choc.

Relative à une situation qualitative de vie et de bien-être, la catastrophe perturbe et met en péril un niveau d'organisation, car elle entraîne des pertes majeures. Par son caractère brutal et souvent inattendu de franchissement d'un seuil, elle apparaît comme un événement qui déjoue prévision et prévention, mais aussi toute capacité de réaction adéquate. Pour ceux qui la subissent, une catastrophe produit une sidération en raison de sa brutalité, de son échelle et de ses conséquences irréversibles. Comme un fléau ou une calamité, elle semble imméritée et hors des proportions de l'action humaine. Raison pour laquelle elle est parfois interprétée comme une punition divine ou un destin inéluctable. Si son origine peut être située dans un seul domaine (politique, culturel, technologique, sanitaire, financier ou naturel) ses conséquences dépassent celui-ci, comme par contamination, pour affecter largement la vie des personnes concernées. En effet, face à l'impossibilité de restaurer un état antérieur, le caractère systémique de la

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Hermesse, Julie, Nathalie Frogneux et Virginia Garcia Acosta (2023-02-15), Catastrophe. Anthropen. <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.51404>

catastrophe entraîne le plus souvent la rupture de certains équilibres et ainsi la fin d'un monde ou d'une culture.

L'étude et l'analyse minutieuses de l'occurrence de catastrophes, tant dans le passé que dans le présent, dans des contextes divers et dans différentes régions du globe, ont montré la nécessité de distinguer les manifestations de la nature (menaces géologiques ou hydrométéorologiques par exemple) de l'ensemble de leurs effets. Les impacts de menace sont directement liés aux facteurs de vulnérabilité et, dès lors, à la construction sociale des risques. D'où la nécessité incontournable de ne plus lier la subordination des catastrophes aux seules causes naturelles et ainsi de les « dénaturer ». Comme vécu d'un basculement ou franchissement d'un seuil, la catastrophe renvoie à l'analyse des modèles de développement et des modes de gouvernance (prise en charge de la catastrophe, programmes de reconstruction, d'aide et de prévention...). Dès lors, abordée comme un champ de l'anthropologie, elle soulève la question de la construction sociale de l'objet d'étude. Comme le souligne Sandrine Revet (2007), un événement tel qu'une catastrophe « naturelle » constitue un prisme grossissant tout à fait pertinent pour observer le fonctionnement de la société touchée. Pour Anthony Oliver-Smith, auteur pionnier dans ce champ, l'anthropologie, par sa démarche intégrative et holistique qui permet de relier des domaines d'investigation considérés habituellement comme séparés, se montre particulièrement pertinente pour étudier le caractère processuel et non événementiel des catastrophes. Pour cet auteur, l'analyse des catastrophes peut éclairer des objets à teneur proprement anthropologique qui se situent à l'intersection des systèmes physiques, biologiques et socioculturels. Une évolution importante en épistémologie a ainsi été de souligner la construction sociale des risques et dès lors d'identifier les catastrophes en tant que processus, c'est-à-dire comme produites par l'accumulation de vulnérabilités liées au type de sociétés et d'économies qui se sont développées au fil du temps, plutôt qu'aux manifestations de plus en plus fréquentes et amples des menaces d'origine naturelle (Oliver-Smith 2017 ; García-Acosta 2018).

En ébranlant les systèmes symboliques des sociétés affectées (et des professionnels du champ des interventions techniques et humanitaires) ainsi que, *in fine*, l'existence humaine, la catastrophe met au jour l'importance des approches culturelles du risque (Douglas et Wildawsky 1982). Les approches quantitatives, par exemple, les bases de données en épidémiologie des désastres qui cherchent à obtenir des critères stables et objectifs pour appliquer le terme de catastrophe à un événement, apparaissent insuffisantes. En effet, les critères des instituts de statistique (même s'ils divergent) s'en tiennent à une quantification de ce qu'il est convenu d'appeler une « catastrophe » alors que celle-ci renvoie aussi à un vécu. Surgissant dans la rupture, la catastrophe produit des émotions, suscite des interprétations et des discours (Hewitt 1983) plus ou moins apocalyptiques (Godin 2003 ; Afeissa 2014) et peut parfois mobiliser un imaginaire résilient (Moreau 2017). La catastrophe pourrait se définir d'un point de vue géopolitique comme étant ce qui anéantit des vies humaines et cause de lourdes pertes financières.

ISSN : 2561-5807, *Anthropen*, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Hermesse, Julie, Nathalie Frogneux et Virginia Garcia Acosta (2023-02-15), Catastrophe. *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.51404>

Cependant, cette notion n'est pas seulement objective, elle est aussi subjective ; elle correspond à un statut de déstructuration vécu par des personnes ou des communautés, comme désolation irréversible. Indissociablement objective et subjective, elle est vécue comme un changement de forme brutal, même si elle résulte souvent d'un long et lent processus (Thom 1974).

Une autre avancée épistémologique issue d'un courant philosophique invite à faire basculer la catastrophe du champ de l'analyse à celui du paradigme, en la considérant pour elle-même, dans son imprévisibilité, comme un événement absolu dont il faut saisir la profondeur et questionner les présupposés. Ce paradigme tire sa signification de l'opposition radicale entre la notion de *risque* (sur lequel on peut projeter des probabilités et des mesures) et celle de *catastrophe* (à la fois qualitative et quantitative) (Guenard et Simay 2011). Dans le contexte du projet de maîtrise moderne (dans le sens entendu par Beck 2001), la catastrophe n'aurait qu'un sens dérivé : un échec de la prévention opérée à partir du calcul des risques. Le paradigme « catastrophe » remet ainsi en question les prétentions de la société moderne à contrôler et maîtriser.

Certaines dystopies ou métaphysiques de la dissuasion, comme les travaux de Jean-Pierre Dupuy sur le « catastrophisme éclairé » (2002), ou la pédagogie des catastrophes et l'heuristique de la peur de Hans Jonas (1990) invitent à tout faire pour l'éviter en suivant le modèle prophétique. La catastrophe inclut donc la force de la parole qui l'envisage dans le futur afin de mobiliser l'action et de l'éviter. Prophétiser la catastrophe ne signifie pas prévoir l'effondrement (Larrère 2020). Pour leur part, les collapsologues se projettent après la catastrophe écologique, afin d'envisager comment la traverser. Selon Günther Anders (2007), Hiroshima a véritablement révolutionné notre statut métaphysique en envisageant la fin de l'humanité tout entière comme une possibilité concrète : nous appartenons désormais à un genre humain mortel, non pas au sens du devoir-mourir mais au sens d'un pouvoir-mourir.

Par contre, la perspective des anthropologues ne peut pas les maintenir à ce niveau générique. La force de leur épistémologie est de s'intéresser à des catastrophes à l'échelle locale (Tchernobyl, éruption volcanique de White Island, Fukushima, ouragan Mitch...) et de produire des données ethnographiques (par exemple au sujet des interventions d'instances internationales d'urgence ou encore au sujet de l'agentivité des non-humains et des invisibles), c'est-à-dire toujours à l'échelle d'un collectif et de son vécu, tout en travaillant étroitement avec d'autres disciplines plus objectivantes. Ces articulations multiples les mettent face à des questions de rupture de sens et d'échelles. L'anthropologie des catastrophes engage les chercheurs à concilier des approches sur des particularismes locaux et leurs dimensions globales (COVID-19, changements climatiques...) soulignant que les catastrophes globales ont des causes locales tout comme certaines catastrophes locales ont des causes globales, en raison du caractère réticulaire des enchaînements causaux et des articulations des vulnérabilités.

Références

- Affeissa, H-S. (2014), *La fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Anders, G. (2007 [1960]), *Le temps de la fin*, Paris, L'Herne.
- Beck, U. (2001 [1986]), *Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.
- Douglas, M. et A. Wildawsky (1982), *Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers*, Berkeley, University of California Press.
- Dupuy, J.-P. (2002), *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Le Seuil.
- García-Acosta, V. (2018), « Vulnerabilidad y desastres: génesis y alcances de una visión alternativa », in M. González de la Rocha et G.A. Saraví (dir.), *Pobreza y Vulnerabilidad: debates contemporáneos y desafíos pendientes*, Mexico, CIESAS.
- Godin, Chr. (2003), *La fin de l'humanité*, Paris, Champ Vallon.
- Guenard, F. et Ph. Simay (2011), « Du risque à la catastrophe. À propos d'un nouveau paradigme », *La vie des idées*, 23 mai.
http://www.laviedesidees.fr/IMG/pdf/20110524_risqueetcata.pdf
- Hewitt, K. (1983), *Interpretation of Calamity*, Boston, Allen and Unwin.
- Jonas, H. (1990), *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf.
- Larrère C. et R. Larrère (2020), *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle.
- Oliver-Smith, A. (2017), « Adaptation, Vulnerability, and Resilience. Contested Concepts in the Anthropology of Climate Change », p. 206-218, in Helen Kopnina et Eleanor Shoreman-Ouimet (dir.), *Routledge Handbook of Environmental Anthropology*, Londres, Routledge.
- Revet, S. (2007), *Anthropologie d'une catastrophe. Les coulées de boue de 1999 au Venezuela*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- Moreau, Y. (2017), *Vivre avec les catastrophes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. L'écologie en question.
- Thom, R. (1974), *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Union générale d'éditions.